

Strip ecclésiastique

Au temps pascal de cette année je me trouvais à Bilbao, au Pays basque. Je voulais revoir ce cortège lent des pénitents qui avait vivement marqué mon enfance lors d'un séjour en Catalogne.

SERGE ARNAULD

Les processions qui se rejoignent dans les ruelles de la vieille ville progressent tel un film qui ferait avancer la narration à rebours, comme s'il était prévu que le spectateur en obtienne une vision confuse mais nécessaire pour appréhender la nature profonde d'un chaos. Reconstituant le chemin de croix, les chars, qui sont portés par des individus encagoulés, s'exhibent en effet dans le désordre, contrairement aux quatorze stations que l'on suit dans les églises. Il y a une énigme dans ce tohu-bohu qui incite la raison à imaginer une unité délibérément dissimulée dans cette bande dessinée vivante, file de fervents fantômes, fascinés par la Passion.

Que signifie ce pêle-mêle au sein d'un cortège? Est-ce l'intuition d'une compréhension selon laquelle la perception d'un tout doit se présenter de façon dispersée? Ce phénomène d'approche frappe l'entendement du public dans son idée de la représentation, tel un lecteur de BD dérouté, non point en raison des rapports complexes entre images et textes, mais par l'insaisissable et insatiable accaparement de soi dont il est victime, ou non, sous tant d'aspects. N'y rien comprendre et ressentir une cohésion implicite furent déjà, pour le gamin en visite naguère à Gérone, une incitation à contempler un spectacle derrière une porte qui n'existe pas mais qui a une visibilité tout à l'intérieur de soi.

À la méconnaissance qui s'oppose aux allèchements du savoir classé, caractérisant le tourisme culturel, s'ajoute ici un aspect singulier se rapportant aux particularités de la civilisation occidentale: la peur¹. Ces cordes, ces chaînes, ces chapeaux pointus, ces tambours et ces instruments au son cuivré, tout ce sacré fatras dans ce fouillis profane semble destiné à la contagion d'une «terreur tranquille» dans la foule. Enfant, je ne m'expliquais pas cette emprise.

Un incident tout récent confirme ce que j'observais à Bilbao. Dans un autobus genevois, un garçonnet lit un album dont je déchiffre le recto par son titre: *Les trésors de Picsou*, le verso indiquant une période étonnante de longévité attachée à ce personnage connu des comics anglais: 1877-2018. «Prête-moi cette brochure un instant, s'il te plaît!», lui dis-je. Affable, l'écolier s'exécute.

La peur domestiquée, transformée en rituel collectif, n'est pas sans rapport avec la candeur enfantine d'avoir partagé la prudence et la jouissance du vieux canard, l'oncle accapareur, qui se plongeait dans une baignoire pleine de pièces d'or et d'argent. D'aucune façon l'argent, en tant que puissance symbolique et symptôme pulsionnel ne m'inquiétait, n'engendrait cette angoisse latente dont il investit largement l'humanité.

L'insouciance du jeune amateur de BD, eu égard à la banalisation de l'argent, rejoindrait-elle la métamorphose de la peur en plaisir? Celle que le participant adulte à la procession vit dans la fierté d'appartenir au cortège de corporations occupant la ville.

La peur témoigne d'une *proximité perdue*, qui s'apparente aux effets de l'innocence du garçonnet promis à un futur éveil.

Si l'on s'intéresse au livre de la Genèse et à la projection de ses premiers chapitres dans le vécu des mortels, on voit que l'homme et la femme découvrent une rupture de proximité avec leur premier environnement. L'homme se dissimule lorsque Celui qu'il nomme son Créateur s'approche de lui pour l'interroger. Il se cache parce qu'il reconnaît qu'il s'est lui-même éloigné de quelque chose que l'on peut désigner, selon ses convictions, par son appartenance ou par une pathologie liée à l'abandon.

Ce rejet ancestral, entretenu par la mémoire collective sous la forme d'une «désobéissance», est renouvelé par le port de la croix et par cette «présentation/promenade» de la narration biblique qui entoure cette évocation. Ce «devoir revivre» une identification à cette primitive épreuve de la séparation marque notre civilisation par une obscurité bien plus opaque encore que l'événement lui-même. La non-explication de l'écart.

Perte de la proximité au Verbe, perte de la proximité à la Chair, tel est le fardeau porté par les manifestants marchant lentement sur la chaussée. Cette peur «métabolisée» en confiance, se trouve illustrée par l'art du vitrail qui est une manière de bande dessinée dont l'éclairage mental sur le spectateur provient de la lumière du soleil. Une heureuse métaphore, un rappel de croyances antiques.

Pénétrez dans une église! Vous éprouverez la méconnaissance dans la reconnaissance partielle à la vue des vitraux, vous observerez l'ap-



Église Sainte-Croix à Carouge, vitrail d'Eugène Dunand (1927). Photographie Fausto Pluchinotta

parent désordre qui semble être la préfiguration de quelque chose qui rassemble, vous goûterez ce qui nourrit le lecteur de BD: cet arrière-fond de savoir dans la perte des connaissances, bref, ce qui relie intérieurement.

Il existe plusieurs édifices religieux à Genève qui donnent à voir la scène du Baptême du Christ dans l'un des vitraux particuliers à ces maisons de prière². La trinité, elle-même sujet de discorde, évoque des séparations: derrière le geste de Jean-Baptiste, il y a la question de la traversée du Jourdain et celle du repentir, première séparation. Derrière le ciel qui s'ouvre pour que la Parole de Dieu se fasse entendre, il y a la question de l'incarnation et le scandale qu'elle suscite, autre séparation. Derrière l'esprit saint corporalisé, il y a le blasphème contre ce dernier dont Luc 12/10 affirme qu'il ne sera pas pardonné, contrairement à «celui qui parlera contre le Fils de l'homme»: nouvelle séparation. J'aime être apaisé par la lecture d'un petit ouvrage de Karl Barth. L'auteur fait heureusement la différence entre ce qui pourrait passer pour un formalisme du sacrement du baptême et la réalité du nouvel homme³.

L'observateur d'un vitrail à gauche en entrant dans l'église Sainte-Croix à Carouge perçoit l'eau comme l'élément offert pour surmonter la séparation. En ce «strip ecclésiastique», il revit dans la partie supérieure le frappement du

rocher à Horeb d'où pourra sourdre l'eau afin qu'elle apaise le peuple assoiffé, première espérance: survivre dans le désert (Exode 17/1). Au centre, le baptême du Christ, d'où pourra sourdre les eaux d'une vie régénérée, autre espérance: «revêtir l'homme nouveau» selon le théologien précité. En bas, la Samaritaine (Jean 4/1-42) à laquelle Jésus s'adresse par ces mots: «Donne-moi à boire». Il lui annonce lors de cette rencontre qui il est: «Moi qui te parle, je le suis (le Messie)». Nouvelle espérance, celle d'une approche inattendue – la soif de l'amour, irréductible aux conséquences de la peur – par laquelle nous, gens d'ici et gens d'ailleurs, sommes réunis... grâce à l'eau.

¹ Jean Delumeau, *La Peur en Occident*, Fayard, 1978.

² Ce sont Saints-Pierre-et-Paul à Satigny, Emmanuel Church aux Pâquis, Sainte-Croix à Carouge, Saint-François-de-Sales à Plainpalais, Notre-Dame à Cornavin et le temple de la Madeleine, situé au pied de la cathédrale Saint-Pierre. Dans ce bâtiment, le vitrail reprend le texte de l'évangéliste: «Tu es mon Fils bien aimé; en toi j'ai mis toute mon affection» (Luc 3/22).

³ Karl Barth, *Réalité de l'homme nouveau*, Labor et Fides, 1964, p. 53. «...Il va de soi que dans le tout de cette «vérité en Jésus», le baptême a aussi sa place honorable, importante, nécessaire même. Mais... mais enfin, c'est Jésus-Christ qui est la réalité du nouvel homme, et non pas le baptême. Jésus-Christ est dans le baptême, remarquez-le, en tant que le baptême est un instrument du Saint-Esprit, mais pas autrement.»

BIBLIOTHÈQUE
DE GENÈVE
MUSICALE

Des partitions de musique
classique, jazz, rock, à emprunter
Un patrimoine musical à découvrir



Mardi de 15h à 19h
Mercredi de 14h à 18h
Jeudi de 13h à 17h
Vendredi de 13h à 17h

Maison des arts du Grütli
Rue du Général-Dufour 16
1204 Genève
T +41 22 418 35 80
bmus@ville-ge.ch

Une institution
Ville de Genève

www.bge-geneve.ch

